

16° Z  
3,1625

*la vague  
romantique*



JOSÉ CORTI

11 RUE DE MÉDICIS  
75006 PARIS

Fillardesau, B.

## LA VAGUE ROMANTIQUE

Romantique est un terme qu'on emploie trop, et à mauvais escient, dans une époque qui l'est fort peu et qui se console en amoindrissant cette notion, en la figeant dans un cadre historique mortuaire, ou en rêvant sur le mot, témoin d'un âge d'or perdu.

Le romantisme français a d'ailleurs fourni à ses détracteurs les meilleures armes contre lui, et certains l'abandonnèrent pour de mauvaises raisons. La passion a cédé la place à une vague compassion qui reste de mise devant des beautés vides, obsolètes et exsangues, sur lesquelles les strates de clichés se sont accumulées ou que le temps a détruites. Ce qui faisait pleurer dans les chaumières attendrit désormais comme un enfant attardé, puéril, sentimental ou songe-creux.

Et pourtant, il s'agit à l'évidence d'un courant permanent de la littérature, comme des sensibilités. Derrière de nombreux monuments dévastés (tristes souvenirs scolaires devant certains textes momifiés de Lamartine, de Musset, de Sand, de Vigny ou même d'Hugo), subsistent pourtant de vastes demeures inexplorées ou oubliées, bien que toujours vivantes, et peuplées.

Si l'on travaille aujourd'hui à une Europe enfin unie, c'est pour des raisons que l'on perçoit comme essentiellement économiques et politiques. Le romantisme nous en révèle une autre déjà fondée bien avant l'heure par la culture, une Europe d'avant les nationalismes figés, où étaient brassés les courants les plus stimulants.

Si nous nous intéressons tant à lui, c'est qu'il nous paraît évident que loin d'être une langue morte — comme le latin ou certaines oeuvres contemporaines —,

1602

31625



1266795

loin d'être une littérature de musée — reléguée dans des sous-sols que personne ne visite plus —, il est au contraire une vague, un appel qui concernent le lecteur d'aujourd'hui.

Un bref historique nous permettra tout d'abord de mesurer combien, échappant aux définitions comme aux époques, le romantisme est avant tout une orientation séculaire de la sensibilité, de la création artistique, et ne peut donc être le fait des seuls écrivains.

Si nous le faisons commencer en 1820 avec les *Méditations* de Lamartine, nous l'embaumerons dans un ouvrage scolaire consacré à la France et à un phénomène de mode, bien dépassé aujourd'hui. D'autres pourraient, non sans raison, le voir apparaître à la mort de Voltaire, dont nous sommes délivrés en 1778. D'autres encore, tournant la difficulté, argueront d'un préromantisme dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que Young, Gray et Ossian s'apprêtent à envahir l'Europe. Il est indubitable que nous nous livrons ainsi à un jeu de dupes. Pourquoi, à ce compte, ne pas voir un ancêtre en Shakespeare qui, grâce aux premières traductions dignes de ce nom, franchit enfin le Channel au moment où le romantisme officiel va naître (Wieland et Goethe le traduisent en Allemagne ; Le Tourneur, en 1773, en France) ?

De la même façon, nous pourrions en France, enterrer le mouvement en 1843 en même temps que les *Burgraves* ; le prolonger jusqu'à 1855 avec *Aurélia*, ou jusqu'à la Commune, qui suit le surgissement de Lautréamont, contemporain de la tentative de liquidation où s'illustrent Marx et Engels ; ou même après, avant, selon les lieux, dès lors qu'on refuse de figer dans la glace le génie d'une nation, d'une école ou d'une époque. Le romantisme n'est pas soluble

dans le temps — moins encore que le surréalisme : il est une virtualité constante de toute vision ou représentation du monde. Impossible de savoir où il commence et finit. C'est une vague dont le soulèvement est d'abord imperceptible, dont le XVIIIe siècle même — celui des Lumières — favorise le gonflement, dont la crête se situerait alors, ou au XIXe, selon les rivages, jusqu'à parfois se confondre avec le fil de l'horizon, puis ruissellerait plus ou moins massivement pour se reformer et, selon les rivages encore, attendre des vents, des courants qui lui redonneront forme et vigueur.

Certains écrivains, traducteurs ou essayistes, ont dénoncé magistralement cet écueil, tel Armel Guerne :

“Mettre le romantisme dans un temps clos de l'histoire, entre des dates, prisonnier, alors qu'il est un moment de l'esprit, un moment qui dure toujours depuis toujours, est une erreur, une injustice, une vengeance de louche nature : une manière d'auto-protection. Un mensonge. Jamais peut-être aucun temps n'a été plus présent nulle part que celui-là dans le nôtre ; jamais hommes plus fraternels que ses hommes jetés vers nous de tout leur élan”.

De la même façon, le romantisme échappe et n'échappe pas aux définitions. D'un côté, S. Mercier, constatant en 1801 qu'“On [le] sent [mais] ne le définit pas” ; de l'autre, le bénédictin A. Vermeglen qui, en 1925, en recense cent cinquante définitions ; au milieu, Paul Valéry, le sourire aux lèvres, pour qui se servir du mot c'est “avoir perdu tout sens de la rigueur” ; dans un coin, Goethe, qui a tiré l'échelle, ricane : “J'appelle classique ce qui est sain et romantique ce qui est malade”. Baudelaire, lui, voit l'essentiel : c'est “l'entrée directe dans les entrailles des choses”. Point de demi-mesure, sous peine de répondre comme Friedrich

Schlegel à August : "Je ne puis guère t'envoyer mon explication du mot (...) car elle fait cent vingt-cinq pages".

Plus près de nous, Octavio Paz rappelle que, protéiforme, le romantisme "fut un mouvement littéraire, mais aussi bien une morale, une érotique et une politique. S'il ne fut pas une religion, il fut plus qu'une esthétique et une philosophie : une manière de penser, de sentir, d'être amoureux, de lutter, de parcourir le monde. Une manière de mourir".

Malgré la déchéance indiscutable du mouvement, l'idée, elle, est restée. Raison pour laquelle nous évoquerons d'abord ce qu'a été et a voulu être cette aventure, pour nous attacher ensuite à son aspect éternel et moderne.

La période romantique est une véritable révolution dans le sens où, par elle, l'homme européen modifie ses rapports avec lui-même, avec la société, ou avec l'univers. Phénomène de civilisation infiniment vaste, dont l'expression littéraire, comme le dit Max Milner, "a été la traduction partielle et parfois trompeuse". Pour la première fois apparaît en pleine lumière la question fondamentale pour longtemps : *Que faire ?*

La figure de Dieu, s'est fissurée. Certains, tel Voltaire, cherchent désespérément un horloger pour cacher des vides effrayants ; d'autres — de bonne ou de mauvaise foi — souffleront longtemps sur les braises.

Les hommes des Lumières pensaient avoir trouvé un remplaçant, même dans le fracas et le chaos : le Progrès, conduisant à un monde meilleur à travers la fameuse trilogie : "Liberté, égalité, fraternité". Faute de redevenir un "bon sauvage" — celui rêvé par Rousseau — et comme son malheur venait de la société, l'homme se voulait meilleur dans un monde plus juste. Mais désormais, il faut se libérer de tout : les passions vont

envahir la scène sociale comme la scène littéraire. A la remise en cause consommée d'une solution extra-terrestre succédera celle d'une solution sociale terrestre.

Lamennais constatera bientôt l'étendue des dégâts : "Tous les liens sont brisés, l'homme est seul ; la foi sociale a disparu, les esprits abandonnés à eux-mêmes ne savent pas où se pendre ; on les voit flotter au hasard dans mille directions contraires. De là un désordre universel, une effrayante instabilité d'opinions et d'institutions. Il y a au fond des coeurs, avec un malaise incroyable, comme un immense dégoût de la vie et un insatiable besoin de destruction". Le statut de l'écrivain va se trouver pour longtemps modifié. Qui, sinon lui ou le savant, peut désormais porter les espoirs, servir d'intermédiaire entre l'homme et l'univers, dès lors qu'il n'y a plus de modèles ni de lignes de conduite ? Le ciel et l'enfer sont dépeuplés, la raison a fait faillite, avec ses mythes et ses valeurs. La revendication gagne en ampleur : il ne s'agit plus de rejeter tel ou tel principe de la morale religieuse ou bourgeoise, mais tout conformisme imposé au nom d'une quelconque autorité.

Au nain qui voulait cultiver son seul jardin succédera bientôt un autre nain, dans les ruines d'autres rêves encore plus terre-à-terre : "Enrichissez-vous !..." Serait-ce là le seul remède à la fatalité découverte par Novalis ? : "Nous cherchons l'absolu, et nous ne trouvons que des choses".

Le salut religieux et social jugé illusoire, créer sera désormais le seul idéal. Le romantisme n'est donc ni un nihilisme, ni un pessimisme radical, lesquels enferment dans le silence.

Mais cette secousse sismique confronte à une faillite généralisée, bien proche de celle de notre fin de XXe siècle, comme le montre Georges Gusdorf :

“L'homme prend acte du néant du sens institué. Il ne sera pas sauvé par la culture des idoles abstraites de la Raison, du Progrès, de l'Etat, de la Science, du Socialisme, de la Technique ou de la Cybernétique”.

De cette insatisfaction fondamentale va naître un état de déplacement perpétuel, par lequel neutraliser et compenser les déséquilibres de la civilisation et de la société. Un pouvoir nouveau bouscule les architectures de la logique. Mais Octavio Paz s'interroge : “Est-ce bien un pouvoir nouveau ? Il faudrait plutôt dire, très ancien, antérieur à la raison et à l'histoire même”. *L'Hymne à la joie* débouchera bientôt sur la Terre. Au vrai, le romantisme, nous allons le voir, se constituera autant par ses refus que par ses priorités.

Il serait illusoire de vouloir résumer ici les différentes ruptures caractéristiques de cet esprit nouveau, dans tous les pays, et sous tous ses aspects.

Certains de ceux-ci semblent cependant représenter le plus petit commun dénominateur : ils sont tous issus d'une même protestation face aux déterminismes et aux blocages de tous ordres.

— Philosophiques : refus de l'empire du rationalisme et d'une vision unidimensionnelle de l'être, comme de la création. L'homme du désir est préférable à l'homme de l'entendement.

— Sociaux : rejet de l'ordre social traditionnel comme de l'ordre des choses ou de l'ordre du monde. Non qu'il s'agisse de les nier en bloc, mais il est vital d'empêcher que tout l'espace soit occupé par une seule vérité — même celle de la science ou du progrès — qui condamnerait la conscience à l'étouffement.

— Artistiques : refus de se plier à la tradition, à l'imitation, aux bornes du bon goût, aux formes fixes comme aux compositions symétriques ou aux modèles

BECKFORD  
BERNHARD  
STERNE  
POWYS  
BLAKE  
PAZ

POUCHKINE  
JÜNGER  
NERVAL  
GRACQ  
DE QUINCEY  
DAUMAL

SWINBURNE  
SCHOENBERG  
GERICAULT  
LE CLEZIO  
JEAN PAUL  
HESSE

COLERIDGE  
MELVILLE  
LACENAIRE  
BAUDELAIRE  
BRETON  
BROSSE

FRIEDRICH  
HEDAYAT  
ROSSIAN  
MANSSET  
POTOCKI  
LAWRENCE  
KLEIS

SHAKESPEARE  
CALDERON  
ALAIN-FOURNIER

NOVALIS  
NIETZSCHE  
CHAMISSO  
WAGNER  
BÜCHNER  
STEVENSON

SHELLEY  
HUXLEY  
BURNEY  
THOREAU  
HOFFMANN  
RIMBAUD

Caspar David Friedrich,  
*L'Abbaye dans un bois*  
« Abtei im Eichwald ».

Berlin, Staatliche Museen  
Preussischer Kulturbesitz,  
Nationalgalerie

ISBN 2-7143-0426-5  
HORS COMMERCE

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00799367 0



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

